

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 17

Artikel: Un sermon facétieux
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 25 avril 1914 : Un sermon facétieux (V. F.). — Lo collidzo de Tschafairu (Marc à Louis). — L'homme aux tomates et le marguillier (D.). — L'expérience de Croque (J. Besançon) (A suivre). — Pour être aimé. — Berne II^{me} et retour. — Le lièvre (E. B.). — Traditions et légendes valaisannes. — Le coin de la ménagère.

UN SERMON FACÉTIEUX

Sous le titre de : *Le moyen de parvenir*, il a paru, à la fin du XVII^e siècle, un ouvrage satirique, souvent réédité depuis et auquel M. Virgile Rossel a consacré plusieurs pages de son excellente *Histoire littéraire de la Suisse romande*. C'est un livre d'espritabelaisien, attribué à Henri Estienne et où il est fait constamment allusion à Genève, à ses rues, à ses environs, à ses ministres. Les auteurs de recueils de facéties, de « gandoises » y ont puisé à maintes reprises. Entre autres historiettes, M. V. Rossel cite le « sermon du curé du Besançois » :

« Je vous prêcherais aujourd'hui, mais nous n'en avons pas le loisir. Toutefois, je vous dirai un bout de sermon que nous diviserons en trois parties. La première, je l'entends et vous ne l'entendez pas. La seconde, vous l'entendez et je ne l'entends pas. La troisième, ni vous ni moi ne l'entendons. La première, que j'entends et que vous n'entendez pas, c'est que vous fassiez rebâtir le presbytère. La seconde que vous entendez et que je n'entends pas, c'est que vous entendez que je chasse ma chambrière, et je ne l'entends pas. La troisième, c'est que ni vous ni moi n'entendons l'Evangile d'aujourd'hui (c'est-à-dire le texte du jour); par quoi, n'en disons mot. Adieu ! »

Il existe, aux Archives de l'Etat de Vaud, une variante de ce sermon drôlatique. C'est un manuscrit sans date, ni signature, mais qui, à en juger par l'écriture, ne doit guère être antérieur au commencement du XVIII^e siècle. Pour le rendre plus lisible, nous en rajouinssons l'orthographe. Le voici :

Sermon prononcé à Colignac jour de fête Sainte Epiphanie.

Chrétiennes ouailles,

Nous célébrons aujourd'hui une grande fête et un grand Evangile; mais avant que d'en dire mot, nous dirons que nous avons trois points à examiner : le premier, que vous entendez et que je n'entends pas; le deuxième, que j'entends et que vous n'entendez pas; le troisième, que ni vous ni moi n'entendons.

Quant au premier point, que vous entendez et que je n'entends pas, c'est que vous entendez que je chasse ma jeune servante pour en prendre une vieille, et moi je ne l'entends pas. Le deuxième, que j'entends et que vous n'entendez pas, c'est que j'entends que vous me payiez mes dîmes avec plus d'exactitude que vous n'avez accoutumé de faire. Le troisième enfin, que ni vous ni moi n'entendons, chrétiens troupeaux, c'est l'Evangile. C'est pourquoi nous n'en dirons rien, de peur de dire quelque sottise. Toutefois, la fête est si grande qu'elle vaut bien la peine qu'on en parle : dame! c'est sainte Epiphanie, vierge et martyre, mère de trois rois et qui mourut en couches de son premier enfant. Aujourd'hui donc, comme dit l'autre, nous en

célébrons la fête. Ergo supplions le beau pigeon blanc que vous voyez là sur notre autel, supplions-le, dis-je, qu'il nous souffle sur la coqueluche¹, et il le fera, pourvu que ce soit par l'intercession de la Vierge que nous allons saluer comme fit autrefois l'ange Gabriel; mais vraiment, ce n'est pas le grand miles (guerrier) d'ange de bois qui est dans le coin : il manqua l'autre jour de me casser la tête en me tombant dessus, et quelque bonne mine que je lui fasse, je ne l'aime point; l'autre, son camarade, n'est point un songe-malice comme lui; il s'en allait tous les matins, après avoir déjeuné. — Dites de bon cœur, comme nous allons faire : *Ave Maria gratia plena, Dominus tecum, ora pro nobis*.

Ce n'est pas là, assurément, un modèle de raillerie; mais, à titre d'échantillon des folles saillies de jadis, le texte de nos Archives méritait de passer dans le *Conteur vaudois*, qui se pique de ne pas engendrer la mélancolie. V. F.

LO COLLIDZO DE TSCHAFAIRU

La coumouna de Tschafairu l'avai fauta d'on collidzo nâovo. Lo vilhio, lâi avai dza grand temps que l'étai trau petit et pu que n'étai pe rein à la moudda : lè mouraille l'avant fauta de reteni; lè parâ et lè galandâdo, rein que de clinnâ lè get on lè z'arâi fotie avau; lè ban et lè trabllie l'avant omète dou ceint z'an; lè mousse lâi vagnant pas instruit. Lo Conset l'avai adan dècîda d'ein refère on tot biau et que l'ausse tot : dâi mouraille asse bliiantse qu'on linsu, dâi galandâdo fermo, dâi trabllie dâo noyi système et dâi boutte que sayant ti lo premi de l'écoula. L'ant dan fé veni on architecte qu'êtai on tot fin, que l'a fabre quâ dâi pllian. Po tot vo dere, lo collidzo l'a vito ètâ fé.

Et bin biau que l'étai. On vagnâ du tot llien po lo guègnî. Jamé on n'avâi yu dâi tseuau à dèlè asse rionde; dâi porte asse galèze, on elliotst que l'ausse asse bouna façon. L'étai oquie que faillâi vère po pouâi dere : « Yé vu oquie. »

L'a dan faliu l'inaudiurâ. L'è z'einfant l'avant apprâ dâi biau pesaume, et la société de chant dèvessâi tsantâ : « Les enfants du pays » que vo cognaite prau. Clli l'inaudiuration l'a ètâ oquie destra et on ein vâo dèvezâ oncora grand temps. Quemet on ètâ âi feîn, po ne pas pèdre son temps la dzornâ, on avâi fé la fita la veillâ et lo collidzo ètâ oncora bin pe biau la né avoué lè cllière que lo dzor. Lè Tschafairâ pouâvant fîre conteint.

Mâ ne l'ant pas ètâ bin grand temps.

Lo premi dzor que lo règent l'a fé l'écoula, ie chante vè lo syndico.

— Vo sède pas ? que lâi fâ, dein lo collidzo on lâi vâi pas bin bî ! M'a faliu fère l'écoula avâi dâi cllière.

¹ Pour « coqueluche », coiffure du moyen âge, sorte de bonnet laissant la face seule à découvert. C'est de ce mot que dérive l'expression courante dès le XVII^e siècle : « Être la coqueluche » de quel'un, parce que la personne est « coiffée » de celui qu'elle aime.

— Lâi a pas moyen, que repond lo syndico. Faut allâ vère que l'è.

Et ne manquâve pas. On lâi vayâi pas bin bî quand lè porte l'étant clliousse. Mâ que dau diâbllio lâi avâi-te ?

Lo syndico l'assemblelle la municipalità et vo laisse à crère quante mena l'ant fè lè municipau quant l'ant vu cein.

Que dau diâbllio lâi avâi-te ?

On fâ reveni l'architecte, et pu dâi mouf d'ingénieu, dâi savant, dâi professeu, mîmameint lo synode. Inutilo. Nion pouâve dere que lâi avâi dein clli collidzo qu'on lâi veyâi pas bî. On arâi djurâ que l'étai tsermâ.

Et po fini — câ l'a bin faliu fini on iâdzo — lo syndico sè de dinse :

— Vu oncora assèyi oquie. Lâi a lo taupî de Velâ-lè-Derbon que l'è on tot malin corps. Faut l'einvouyi queri.

Le vint dan, clli taupî de Velâ-lè-Derbon, avoué lo syndico. Et quand l'a z'u bin guègnî pertot : dedein, dèfro, d'amon, d'avau, ie fâ dinse ào syndico :

— Le sé que lâi a qu'on vâi pas bin bî dein voutron collidzo.

— Qu'è-te, que repond l'autro.

— Vo z'âi ôobllia de fère lè fenitre !

MARG A LOUIS.

L'HOMME AUX TOMMÉS

ET LE MARGUILLIER

IL y a une soixantaine d'années vivait à Renns un brave Fribourgeois, qui vendait des tomates de chèvre du Moléson, faites avec du lait de vache de Crissier. Ce vendeur de tomates buvait plus souvent qu'à son tour et avait le vin... religieux, comme d'autres ont le vin gai ou le vin méchant.

Un dimanche matin, le sermon ayant déjà commencé, le marguillier vit du porche de l'église s'approcher en zigzaguant notre marchand et péniblement se défaire de sa hotte de tomates, comme s'il voulait pénétrer dans le temple.

Y pénétrer en l'état où il était ! Le scandale en rejallirait sur le marguillier, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute. Aussi, campé sur le seuil, le gardien de l'église fit-il à voix sourde :

— Quie vin-tou fère perquie, Dzozet ?

— Vigno po vaire Jésus-Crî, bredouilla le biberon.

— Fo-mé lo camp, bâogro de fou !

— Vigno po vaire Jésus-Crî, te dio...

Alors, devant cet entêtement d'ivrogne, le pauvre marguillier, à bout d'arguments, lança ces paroles mémorables :

— N'è pa iquie, Jésus-Crî; va lo queri iò l'è !

D.